

G. 3896. 18

No. 4. 3896. 18

Vol 1



Bought with the
Charlotte Harris Fund
Charlestown Branch.



57. Hook

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library



14

1614

13

13

LE BON
FRANCOIS.

P

1614.



LE BON François.

AV plus doux temps de la tranquillité Romaine, & lors que la porte estoit ouuerte, à la liberté de toutes sortes d'accusations, Bien que ce peuple fust regy par les seules loix du Prince d'iniquité en la pure adoration des Idoles, sans aucune recognoissance du vray Dieu. Le nom d'accusateur estoit si odieux entre les bons & graues personages, que Ciceron (le pere d'Eloquence ayant entrepris la premiere accusation) s'excuse avec crainte (comme d'un crime) de ce qu'ayant auparauant deffendu un si grand nombre de personnes, il entroit en une poursuite criminelle; encore que ce fust pour le bien de l'Estat & interest de la chose publique. Donc à bien plus forte raison, ceux qui habitent la France, & principalement Paris: (le plus doux accueil de la Religion Catholique) où les Citoyens d'un feruent zele, se rendent les Religieux domestiques, ou se font eux-mêmes Hermites & Religieux: viuans la plus part en une apparence de regle si estroitement religieuse, qu'ils se

font estimer plustost pencher du costé de la superstition que d'une libertine incredulité. A plus forte raison (dis-je) doit on trouuer rude & estrange, qu'en ceste saison (si pleine d'apparece de deuotiōs & charitez Chrestiennes) on voye sortir de ceste ville (tant celebre en toute Pieté & Iustice) vn si grand flux, non seulement d'accusations; mais plustost de condamnations, contre celuy que chacun deuroit excuser & deffendre. La Pieté dort d'un profond somme, la Charité se refroidit, l'Humilité deuient superbe, & la Verité tuë celuy qui la porte. C'est vn grand tesmoignage de la maladie de nos ames, d'y voir loger l'enuie, la haine & la cruauté: au lieu de la charité, amour & dilection, qui nous sont si estroitement recommandees pour guides de nostre salut.

Il est tombé en mes mains depuis le premier iour du Carême drenier (que chacun se preparoit ou faignoit se preparer au deuoir de penitence & accomplissement des œuvres de misericorde) vne infinité de lettres & liurets composez sur l'estat de nos miserables affaires. Dont les discours ne tendoient à autre fin, que de condamner plustost Monseigneur le Prince, que de l'accuser: Sans qu'un seul en ait entrepris la deffense. J'ay laissé passer le furieux cours de toutes ces inuectiues (comme paroles vaines & iustes proyes du vêt) iusques à ce qu'un vieux Gaullois soit venu frapper à ma porte, & m'estonner de son audacieux retour. Il m'a semblé que le nô François estoit tombé en grand mespris, non seulement entre les Nations estrangeres, mais aussi par toute la France: Puisqu'un de la race, de ceux qui par tant de siecles ont cédé à ce glorieux nom (terreur de l'Vniuers) & ont eu leur liberté si puissamment affermie sous l'autorité & grandeur de nos Roys: oloit entreprendre nô

seulement d'escrire son nom, mais (pour dōner terreur à la Frāce) de menasser les maistrēsses branches de ceste Monarchie, pour puis apres en abatre le tronc: Ce nom espouuentable rendit mō ame plus curieuse d'entendre son discours, que je croyois escrit autāt en diction & langage qu'en sens & subject barbare, suiuant le naturel ancien des Gaullois, Je le pensois estre vn dard sans pointe & d'aussi peu de force que ceux que j'auois desia veus: Mais recognoissant son foible subiet armé d'vne pointe acerée, qui menace nostre seul Prince du Sang: Le naturel de sō lignage Gaullois, plein de barbarie, cruauté & ferocité: & les doux charmes de sa plume emmiellée. Je me suis (comme excité d'vn profond sommeil) reporté au vray sens de mon inclination, à vne resolution de secourir les affligez & deffendre les persecutez. Pour pratiquer en cela les œuures de ciuilité Romaine & charité Chrestienne: cōtre vn barbare Gaullois & impitoyable esclauē de nos Roys. Estimant faire vn aussi digne seruice au Roy & à la France que Dauid fit à Saül & à tout le peuple de Dieu, quand il entreprit le combat contre Goliath. Je suis François, & de la bonne marque de ceux qui n'ont iamais participé à aucune faction ou ligue, cōtraire à l'obeissance deuē par les subjects; naturellement ennemy de toutes reuoltes: il ne me peut estre mal seant de deffendre nos Princes en leur absence, & l'honneur de la France qui est en leurs personnes (par la participation naturelle qu'ils ont de celle du Roy.) Or pour entrer en lice & oster la terreur que ce barbare pourroit apporter aux plus simples François, il m'a semblé à propos de leur descouvrir qui il est & de quelles armes il se sert.

Il est (dit-il) vn vieux Gaullois: il faut donc qu'il soit

issu de ces Gaullois qui passez en Grece du temps de Pir-
 rus, furent vaincus & reduits en seruitude. Ou de ceux
 par l'escorte desquels, Brennus alla donner la premiere
 gloire aux armes Romaines. Ou de ces Cimbres qui
 sous la cōduite de Teutobocus, furēt mis en telle rou-
 te & desordre (par Marius) que la plus grande partie s'e-
 strangla, ou noya par desespoir aux torrents des Alpes.
 Ou bien de ceux qui restez aux Gaules furēt le subject
 de la renommée de Iules Cēsard, premier Monarque de
 ce grand Empire. Or soit que ce Gaullois descende des
 serfs, des vaincus, ou des chassez : l'humour en est tou-
 jours tres-redoutable & la reputation fort abaissée par
 tous ceux qui en ont escrit. Plutarque le plus renommé
 des Historiens de son temps dict, que ces premiers es-
 claues de Grece furent recogneus si meschans, que la
 Nation en fust estimée la mere de toute barbarie, trahi-
 son & cruauté. Et que les gens de Silla (l'vn des plus
 cruels de son âge) ne pouuans trouuer entre les plus in-
 humains de leurs troupes, vn qui voulust entreprēdre
 (pour quelque prix que ce fust) le meurtre de son en-
 nemy Marius : ils s'adresserent à vn Gaullois, qui leur
 ayant promis de le faire, fut si espouuenté de la Majesté
 de sa face, qu'il ne l'osa executer. Et n'y a vn seul Au-
 heur, de quelque estime qu'il soit, qui ne donne à ces
 vieux Gaullois, le renom de cruels & barbares. Cēsar
 mesmes sous la puissance duquel fut aboly l'Empire
 (non des vieux, mais des derniers Gaullois) les baptizē
 de ceste epitette, il dit toutesfois, qu'entre ceux de ceste
 nation, il y auoit les Druydes, habitateurs de forests, les-
 quels auoient le cult de la Religion, le soin de l'instru-
 tion de la jeunesse Gaulloise ; & qui rendoiēt soigneu-
 sement la Iustice, sur les differends de leurs hommes.

Pour descouurir donc desquels est cestuy-cy, il se peut juger par le commencement de son discours où il declare tout appertement, Monseigneur le Prince & les autres Seigneurs joints à luy, desobeïssans & rebelles au Roy perturbateurs du repos public, & causes de la ruyne de la France. Qui est vne forme de iugement du tout injuste, dans les Nations policées: & fort contraire à la pratique des Druydes, qui par vne influence celeste du grand Dieu (qui vouloit descendre & voir auant que juger) examinoient soigneusement le droict des parties, & estoient plus penchans à la justification, que seueres à cōdemnation des accusez. Nostre Gaullois n'estât point buriné des marques de la Iustice de ces Druydes, il est facile à colliger, qu'il est certainement de l'ancienne tige barbare. Et ceste nature recogneüe, la consequence conclud necessairement, qu'estant des vieux il en est d'autant plus à craindre par les François. Les Philosophes naturalistes disent, que les inclinations naturelles de tous les animaux, leur vont tousiours en augmentât: C'est pourquoy les antiës ont faict tourner en proverbe qu'il n'est chaste que de vieux chiens, ny malice que de vieux singes. Ainsi peut-on dire qu'il n'y a cruauté & infidelité que de vieux Gaullois.

C'est doncques aux François (peut-estre aseneant dedans l'assurance d'yne possession tranquile de tant de centaines d'années, aduertis de ce nouuel aduenement ou plustost souleuemēt Gaullois) à se tenir sur leurs gardes. Mais il est d'autant plus aisé à s'en laisser surprendre, qu'il ne paroist point en armes descouvertes: ains au contraire il porte l'Oliuier en sa main & le poignart en pochette. C'est vn loup reuestu de la peau d'un agneau. Et Satan qui paroist sous vn visage d'Ange. Car son l-

age est escrit d'une plume sucrée, & ses paroles plus
 douces que le miel : Et au surplus entierement remply de
 sophismes & captions, pour attraper en ses rets les plus
 oibles creances des peuples. Les larmes des crocodiles
 d'Egypte, les melodieux chants des Sirenes, les doux al-
 lechemens de Circe, les accordans accords de la Lyre
 d'Amphion, ny les rauissans attraiçts de la Harpe d'Or-
 phée, n'estoient point plus dangereux que la trompeuse
 main de ce Gaullois. Il n'y a rien de si humain que sa
 voix, ny de si cruel que le sens de ses paroles. Bref il est
 scelos de quelque vieil œuf Gaullois, couué dedans les
 haleurs des plaines Pyrenées. Aussi les Gaullois vaincus
 par nos antiens François y firent-ils leurs retraites, ores
 sous le nom de Gots & Vizegots, & ores sous celuy
 d'Ostrogots. Tant est que toutes les puâtes nuées & pe-
 tilentieux orages qui ont enuenimé la Frâce, sont venus
 de la race de ces gens-là, & de ce mesme costé. Des Gret-
 res, des Hildebrands, Garnets, Sa, Moline, des Gui-
 nards, Belarmins, Marianes, & autres plumes enchan-
 tresses graines & seminaires de toutes rebellions, abo-
 minatiōs & meurtres: dont les ames Gaulloises, plus ar-
 demment excitées au retour de leurs antiennes natures,
 se trahisons, & cruautéz, se sont soulevées aux parrici-
 des de nos Roys. Des Clemens, des Barriers, des Cha-
 els & des Rauaillacs inhumains, engendrez de ceste se-
 nce barbare.

C'est pourquoy, ô François! il ne vous faut pas croire
 toutes flatteuses paroles, ny adjouster foy aux douces ap-
 prences : Le meilleur est de se tenir entre la crainte d'e-
 tre surpris, & la resolution de se deffendre : La deffiance
 est mere de seureté; Les bien aduisez regardēt les effects,
 plutôt que de croire aux paroles: Les brebis recognoissent

le loup à son haleine puante. S. Paul dit que Satan se trahit
 forme souvent en Ange de lumiere : Les sages pelerin
 fuyent le crocodile à ses larmes : Les prudens Nauton
 niers esquiuēt les chants des Syrenes: Et les Vlyſſes se de
 uelopēt aisémēt des allechemēs de Circe. Les homme
 n'ōt point esté attirez par la musique d'Amphiō ny d'Or
 pheē: Il n'y a eu que des pierres & des bestes sauvages qu
 ſy soient amusees. Vous ſçauiez dōc le nō de ce Chāpion
 le naturel vous en est dōné à entendre, ses charmes vou
 sont enseigner : Ce n'est qu'un Patrocle ſoubs les arme
 d'Achilles, duquel ie deueloperay les intricques, no
 point par ſolutions captieuses, mais par les ſecrets de
 pure verité.

Et pour n'entrer en ceste diſpute avec aduātage, ie d
 meureray d'acord, ô Gaullois, de toutes vos maximes
 Que les guerres ſōt l'entiere ruine des peuples, ceux qui
 ſe ſouſleuent cōtre leur Roy, par factions, ſeditiōs & l
 uees de gens de guerre, rebelles: Que le cōtehtemēt d'un
 Roy est de dōner & meſurer ſes dōs, est l'empescher d'
 ſtre Roy: Que l'on ſ'eſt touſiours plaint de ceux qui ont
 esté employez au Gouuernement: Qu'il ya eu pluſieurs
 alliāces eſtrāgeres, & Officiers de la Coutōne Eſcoſſo
 Flamāds, Italiens & Corces, qui n'ōt point donné d'e
 tree aux factiōs ou entrepriſes eſtrangeres, pour enual
 la France: Que les alliances ſe font pour auoir la pa
 Et que l'Eſpagnol nous fait déjà la guerre : par pra
 ques inteſtines & cachees (comme vous dites). Je
 ne veux point contredire toutes ces maximes : Mais
 quant aux mineures (comme captieuses & ſophiſ
 ques) j'en diſtingueray aucunes, & les autres, enſem
 ble toutes les conſequences, ie les denieray abſolument,
 comme erronees, dangereuſes, & pernicioſes pour
 l'Eſt

l'Estat: Et tout ainsi que vostre discours, composé de ruses Gauloises, entierement orné des plus belles fleurs de la langue Francoise, & vostre demeure vous obligent à la creance d'une mesme foy, & d'une mesme loy que la mienne, j'entends aussi de demeslés vos artifices, par toutes raisons politiques, & lumieres de la verité Chrestienne.

Et respondent à vostre premiere mineure d'accusation, par laquelle vous supposez les actions de ce Prince rebelles, la retraicte vne desobeissance, la leuee de ses gés de guerre, vne impieté pour destruire son pais: Que tous ses desseins aboutissent à faire achepter de nouveaux mescontentemens, & que son ambition le porte au desir d'avoir les plus grands Offices du Royaume, de commander dedés les provinces & les villes, de courir ses armes de couronnes fermées: Et à quel que prix que ce soit, d'acquérir par le sac vniuersel & totale ruine de la France, vne puissance égale à celle de son Prince. Ie dy (comme cy deuant) que de condamner vn homme sans l'ouyr, sans luy faire son procès, c'est interuerir toutes les formes de iustice, diuine & humaine: & reuenir à vn vsage barbare, (qu'il faut que vous sçachiez n'auoir plus de lieu en France il y a bien milans.) Nous viuons sous les loix d'un Prince Chrestien, qui rend la iustice a ses subiers, tout d'une autre façon que ceux sous lesquels voz ancestres auoient faict leur retraicte: Vn seul tesmoing n'est pas suffisant pour la conuiction des hommes, nostre Sauueur Iesus-Christ le nous apprend, & qu'il n'est permis de iuger de la conscience d'autrui. Et bien que la premiere loy du Talion, qui nous est enseigné par la Genese, l'Exode, le Leuitique, le d'Euthymonome, & par saint Mathieu en son Euangile, (que les Romains auoient anciennement tiree des douze ar-

bles) ne soit entierement pratiquée en nostre France. Si est-ce que le crime de calomnie où vous tombez, le meriteroit grandement (pour son enormité, & le respect de la personne que vous calomniez en telle sorte, sans esgard de vostre lignage, puis que vous succés comme nous le doux lait de la liberté François sous les ordonnances de noz Rois) du sang desquels il est le plus proche, & de nécessaire conseruation pour le salut de l'Estat: & de tous les François.

C'est à mon aduis, l'occasion qui vous en fait si furieusement persuader la ruine. Et (desplaisant de la pais nouvellement faite avec luy) en esmouuoir nouveau pretexte de guerre, cōme vous faisiez aux années 1584. 85. 86. 87. & 1588. pour bastir vostre Ligue contre le Roy Henry III. (qui n'estoit second à personne, en pieté, Justice & Religion.) Toute la difference que l'on peut apporter est, que lors, n'estant en la grace de ce Prince, vous ne parliez que de desobeyssance, de souleuemens, d'affranchissemens, de seditions & rebellion contre le Roy. Vos Predicateurs offroient en sacrifices Dieu telles Holocaustes pour l'eriacion des crimes de pauvres gens, de plus legere & simple croyance. Il vous faisoient adorer comme Dieux pour vostre argent. Et aujourd'huy, que vos dissimulations Gauloises ont tyranniquement occupé la bonté de la Reyne, (beni entre les femmes de nostre tēps, & mere de toute benediction) vous ne preschez plus que l'humilité & l'obeyssance. Mais à qui? à vous Monsieur le Gaulois. La même cause premiere (qui vous fait aujourdhuy appeler ce Prince rebelle, & si ardamment crier ceste obeyssance & seruice du Roy) est vostre profit particulier qui vous faisoit prescher la sedition, la reuolte, le sang & le meurtre des bons François, que vous appelliez p-

liques: Et en fin vous fit commettre le damnable par-
ricide de ce bon Roy tres Catholique, par la main d'un
Moine Iacobi, que vous iugiez luy estre de plus facile
accez, estant vestu de l'habit d'un Religieux.

De ce mesme artifice est conuert le pretexte bazanné,
dont vous tirez vostre mineure pour dire. Monseigneur
le Prince s'est retiré: a leué des gens de guerre qui ont
mescontenté les Champenois, & ruiné ceux de Sois-
sons: Il a eu cy deuant des presens de la Reyne, apres
des mescontentemens. Et par consequent il est rebelle
& ambitieux, non seulement des premiers Offices du
Royaume, de commander aux Prouinces & aux Villes,
mais d'acquiescer au prix du sang des suiets du Roy, &
ruine de la France, vne puissance esgale a la sienne, com-
me firent les Ducs de Bourgongne & de Bretagne. Voi-
la pas vne belle conclusion & consequence bien neces-
saire? Comme si chacun ne scauoit pas bien que Mon-
seigneur le Prince n'auoit pas vingt hommes avec luy,
quand il passa de Chasteau-roux en Champagne. Que
Messieurs de Mayne & de Longueville n'auoient pas
trois hommes, outre leurs trains ordinaires, plus de six
mois apres qu'ils furent à Soissons. Messieurs de Nevers
& de Bouillon estoient quasi seuls en Champaigne, quand
vous, monsieur le Gaulois, & autres Roys de l'Ecritoi-
re, regnans paisiblement en France, sur la bourse du
Roy, & celles de ses subiects (aiguillans la douce humeur
& prudente volonte de ceste bonne Princesse) l'a vou-
lustes porter aux extremes rigueurs de toutes sortes d'in-
iustice.

Vous confessez par vostre escrit que les plaintes de
Monseigneur le Prince sont bonnes, mais qu'il les de-
uoit faire de bouche: Pource que son estoignement leur
fait changer de face, & recognoistre qu'il ne les a aduan-

cés, que pour seruir de pretexte à son mauvais dessein. A quoy iedy, que puis que vous auez l'asseurance de calomnier vn tel Prince de tât de crimes capitaux, vous auriez bien encore l'audace, de denier absolument ses plaintes, s'il y en auoit aucune non veritable. Vous me pouuez nier puisque vostre escrile le porte, que vous auiez tellement preoccupé l'esprit de la Royne, d'une opinion de puissance absolue, pareille à celle du deffunct Roy : & qu'il n'estoit besoin ny a propos, de donner aucune participation ou cognoissance des affaires aux Princes du Sang, (de peur qu'ils n'en prissent trop grand aduantage) ains au contraire qu'il les en falloit reculler. Que si elle n'eust esté plus iuste enuers les Princes, & charitable enuers les François, que vos Conseils ne luy estoient fidelles, elle n'eust pas (incontinent apres le decés du feu Roy) enuoyé querir Monseigneur le Comte de Soissons, pour luy bailler le Gouvernement des affaires, sous l'autorité de sa Regence : n'y depuis encore faict le semblable à Monseigneur le Prince apres son retour.

Mais ayant en cela lezé vos fallaces intentions Gaulloises, vous ne tardates gueres que persuadant les memes choses que vous discourez, de n'estre expedient à la Royne de communiquer aux Princes, le secret de ses conceptions, non plus que faisoit le deffunct Roy pour les en exclure du tout & regnant seul faire mieux vos affaires) vous le mistes en telles desiances l'un de l'autre, que des mines aux plaintes, & des plaintes on vint aux esloignemens. Et depuis (pendant le diuertissement de vos particulieres affaires, & apres la mort de Monseigneur le Comte) ceste bonne Dame ayant esté de nouveau plus instruite, par la bouche des François, que la meilleure & plus iuste conduite de l'Estat, estoit

de rassembler toutes les forces de la Maison Royale, pres de leur cœur, qui est le Roy, en ce faisant, s'eliez Monseigneur le Prince, comme le seul Prince du Sang, d'un lien si estroit d'amitié que (se confiant à luy des plus importantes affaires) son interest commun avec celuy de leurs Majestez, l'obligeast à supporter vne partie des travaux du gouvernement. Vous fistes iouïr les ressors de vos ruses accoustumées pour gaingner les deuians. Si que dans peu de iours apres, vous recommenceastes à resoudre de toutes choses. Et (pour bannir du cœur de ce Prince, toute esperance d'auoir plus à l'aduenir aucune participation à ce qui estoit deub à sa naissance) on rapportoit en sa presence, les resolutions faictes à part, des plus importantes choses de l'Estat: dont il n'osoit se formaliser, ny en rien contre dire, que la bouche ne luy fust fermée, d'un desaduen ou si rude repartie, que bien souuent pour euiter telles iniures, il estoit contraint de s'absenter de sa fonction necessaire ores de ceste Ville, ores du Conseil, & ores de la presence de leurs Majestez. En esperance que ces petits signes de mescontentements, luy feroient rendre ce qui luy estoit iniustement osté. Et luy a esté faicte vne telle ruse, que combien qu'il n'eust & ne voulust prendre au Conseil des finances autre puissance que celle d'un particulier. On fit accroire à la Royne, qu'il y vsoit de force si grande, qu'on n'y pouuoit plus resister. Et pour cela on l'y fit trouuer en personne pour faire autoriser par sa presence, les bons coups qui ont esté faicts à son lescu.

Comment donc dites-moy, Gaulois, Monseigneur le Prince eust-il osé remonstrer de bouche à la Royne, le tort à luy faict, d'estre retranché du gouvernement: puis que la cognoissance des moindres affaires des fi-

nances luy estoit interdire? Qu'elle assurance eust-elle eue de sa liberté, ou de sa vie, s'il eust parlé de retarder le mariage du Roy: Puis que faisant ses plaintes, par les formes ordinaires de Justice, & le demandant par tres-humbles remonstrances, prieres, & requestes, on a enuoyé des armées contre luy pour le faire taire: C'est la seule occasion qu'il a fait implorer le secours de ses amis, que l'effroy de ces armes Gaulloises. Armes dis je, Gaulloises, & non point poussées en Champagne du mouvement de la Royne, qui aime trop nostre Roy son fils, pour courir a la ruynes des siens, qui sont les seules Colonnes de son Estat, comme il en est le précieux edifice. Elle est meilleure que ne l'a faictes & plus sage que ne l'a dictes: elle scaura bien maintenir l'autorité du Roy par la force de sa Justice, sans la conuertir en tyrannie.

Il n'y a rien de plus naturel que de se deffendre, Dieu ayant dès le comencement, armé le courage de tout genre d'animaux, d'une naturelle volonté de deffendre son corps & sa vie. Dieu n'est point encore descendu pour voir, & le Parlement, seul Juge des actions des Princes du Sang, n'a point donné d'arrest contre luy. Toutes-fois on a faict marcher les Suisses & autres gens de guerre, de pied & de cheval, pour l'accabler. Il n'est donc point la cause des ruynes aduenues en Champagne & pays Soissonnois: Mais vous seul par vos armes Gaulloises dressées contre la maison de Bourbon, qui est aujourd'huy celle de France, que vous cherchez à exterminer, depuis tant & tant de consecutives années. Il n'y a pas une seule secte de Religion, ny une nation entre les peuples, ou les aggresseurs ne soient tenus le plus coupables, ie vous en ay cy deuant remaqué le lieu de l'Ecriture, vous ne devez donc accuser ceux qui

vous auez excitez aux armes pour la naturelle deffenſe de leurs vies, ou à tout le moins de leur liberté. Tous les maux ſont donc venus de vous.

La trompette & le tambour animent les courages, & font courir aux armes, au lieu que les verges & les haches de la juſtice, remettent les ſubie&ts en leur denoir, comme en vſerent les Scithes. Mais ie ſçay bien que le Roy n'entend que le bruit de voz ſourdes menees, & ne les approuue aucunement. Sa prudence aduance de ſi loin ſon aage, que ſi les loix du Royaume luy permettoient d'en faire iugement, il romproit d'un ſeul mot les efforts de vos rudes bourraſques. Et cependant la Royne, par vne ſinguliere amour de la paix, (nouuellement reſinoignée au ſalut de ceſte Monarchie & commun deſir des François) diſſipe entierement les nuages, dont vous auez juſques icy, couuert vos factions & mauuais deſſeins. Il ya du crime à la priſe des armes, ie le cōfeſſe, mais à vous qu'il doit eſtre triplement imputé. Pour le conſeil que vous en auez donné, en ſurprenant par vos violentes perſuaſions la bonté de la Royne qui ſe reſioit en vous. Pour auoir ſoubs le nom ſuppoſé du Roy, ſouſleué des troupes, & mis le feu par tous les coins de ſon Royaume. Et pour exterminer la maiſon Royale.

La Royne ſçait bien les differences d'entre les Regens & les Roys, elle a l'ame trop bien placee, pour courir de l'autorité du Roy, les haines des particuliers, & n'ignore point que ce qui ſeroit crime en vne ſorte, eſt excuſable en l'autre. Auſſi ce que la neceſſité du temps fait tolerer de vous, le fera punir en vn autre. Vous n'en perdez quel'attente, vos deſſeins ſont deſcouverts. Salomon jugea la vraye mere celle qui choiſit pluſtoſt la perre que le deſnombrement de ſon fils : Et on tua le veau gras au retour de l'enfant prodigue : mais quand on

veut noyer son chien on luy attache la rage.

Vousdictes que Monseigneur le Prince s'attaque aux Gouverneurs pour regner: ceste raison seule, sans les ressentimens communs de vos iniustices, faict euidentement recognoistre le plaisir que vous auez de regner: Et que vos si furieuses elmeutes ne procedent, que de la crainte de sortir de ce gouuernemēt si absolu, qui vous faict persecuter les Princes: par la force duquel, plus que par l'autorité de la Royne, vous auez tellement ruyné le fond des finances, qu'en ayant totalement espuisé le dernier quartier de l'année passée, vous fustes prest par le diuertissement des deniers du peuple, d'es-mouuoir vne sedition par toutela Ville, qui eust esté suivie du reste de la France. Et si telles plaintes n'en sont venues du temps du deffunct Roy: C'est que la cause n'en estant nee, elle n'en pouuoit produire d'effect ny de subiect.

Ce grand Roy estoit vrayement François, & qui trauersé partant d'années des ruses Gaulloises, en auoit descouuert & tellement rompu les desseins, qu'à peine en auoit-on la memoire. Il auoit par les rudes assauts de sa diuerse fortune, si parfaictement acquis la cognoissance de ses affaires, qu'il n'en a iamais eu autre Gouverneur que luy mesme. Mais comme vn bon Musicien qui sçait de différentes voix, composer les accords d'vne douce armonie, & comme vn jardinier expert cueillir les roses sur les espines. Il sçauoit prendre vne bonne resolution des differents Conseils, & tirer vn bon sens des mauuais opinions. Tous les mouuemens de ceste Monarchie auoient bien d'autres contrepoix qu'ils n'ont auourd'huy. La Royne ne tient pas comme vous dites ceste place, elle est trop prudente pour le presumer: Elle n'est pas ignorente de ceste loy

Salicque

Salicque qui interdit les femmes de la Royauté. Elle a bien entre ses mains le principal Gouvernement de l'Estat, que vous luy avez persuadé absolu, tant qu'il aourné à vostre profit. Mais Dieu qui juge de ses droites intentions, a bien faict recognoistre que si de son temps toutes choses n'ont esté si vrilement administrées que la tutelle & Regence le desirent pour le bien public, contentement des grands, seureté & repos des subiects.

Elle n'en est la cause : mais vous, qui faisant sonner si haut le rabais du sel par vostre entremise, en prenez dix fois autant. On remet d'une main au peuple plusieurs impôts, & d'une autre main on les leue à vostre profit, souz le nom du Roy par des Commissions secrètes & particulieres. Vous amusez les simples, par vos glorieuses venteries d'auoir fort bien gouverné l'Estat. Mais y a il iamais eu de Règne, où la Iustice ait plus opprimée, par toutes sortes d'enocations & interdictions. On esleue la Iurisdiction du Preuost de l'Hostel à la diminution des autres, pour estouffer tous genres de crimes, au scandale de toute la France. Vous mesmes dites que les Officiers font des rapines, mais où sont ceux que vous avez faict punir, A-il esté veu aux temps passez des pensionnaires du Clergé des associez des partisans tenir des premieres charges, A-il esté prins des hardieses d'establi des impôts sur le seau & contraindre les subiects du Roy a prendre des Offices imaginaires, pour en tirer vn million de liures? A-il esté du temps du feu Roy verifié en la Châbre des Cōptes, des dōs de cent soixante, & de trente mil liures, quasi tous les ans pour les Gouverneurs d'Estat. Mais ces remarques & autres plus pregnantes encore, quel'on pourroit apporter, vous font dire que c'est borner la puissance des Roys, que de controler leurs liberalitez, & d'y vouloir mettre des bor-

mes, c'est les priuer d'estre Rois. Cè crime de leze Maje-
 sté n'a point esté commis en vostre temps, le Roy a eu
 trop peu de pouuoir sur ses finances, pour en faire libe-
 ralité. C'est aussi vne ruse trop peu artificielle de parler
 de luy, puis qu'il n'y a pas iusques aux petits artisans, qui
 ne sçachent que le Roy n'a le pouuoir d'employer vn
 escu en aumosnes des pauvres. Vous luy monstrez bien
 qu'il n'est pas en aage d'ordonner de ses finances: C'est
 vous qui en disposez comme il vous plaist, à vostre pro-
 fit & des vostres, sous l'autorité de nostre bõne Roy-
 ne. Et toutesfois apres tãt de biẽfaits, vous l'accusez vous
 mesmes, en disant que ce n'est pas Monseigneur le Prin-
 ce, qui la peut accuser d'auoir espuisé les finãces du Roy,
 & d'estre venuë a vne necessité d'en exiger d'autres sur
 le peuple, & en ce faisant faire tort a beaucoup pour en
 obliger bien peu.

C'est faire griefuement sentir les traicts de vostre in-
 gratitude, & monstrier fort appertement que vous n'en
 voulez pas seulement à Monseigneur le Prince, mais à
 toute la maison: Puis qu'ayant voulu blesser la renom-
 mee du deffunct Roy, par le reproche du Duc de Bour-
 bon, vous attaquez encore la Royne par ceste accusa-
 tion de mauuais mesnage. Chacun sçait bien que les fi-
 nances du Royn'appartiennent point à la Royne, &
 qu'elle est de trop bonne conscience pour mal-vser du
 bien d'autruy. Elle a le bien du Roy en main, pour en
 vser tresbien comme elle faiët. Et la particuliere econo-
 mie, pour en faire ce qu'il luy plaist, s'en subiection d'en
 rendre compte à personne. Ce n'est pas aussi d'elle que
 la plainte est faiëte: mais de vous, qui causez la necessi-
 té. On ne s'adresse point au Roy ny à la Royne, com-
 me vous dictes, dont l'vn n'a l'aage de disposer, ny l'aut-
 re la volonté d'abuser. Mais à vous, Gaullois, qui trop

centieusement ordonnez de toutes choses sous leurs
 oms. En telles occurences de desordres on ne s'est point
 u temps passé adressé aux Rois, qui ne veulent iamais
 ue le iuste, mais aux Gouverneurs, qui desguisans la
 erité de toutes sortes de masques, surprennent la pieu-
 e creance & volonté de leurs maîtres. Ainsi que le res-
 noignent les Ordonnances de ce Royaume, qui enjoin-
 nent si expressement aux Iuges de n'auoir aucun esgard
 plusieurs lettres & Edicts, comme obtenus par impor-
 unitez & surprises. Et les Histoires qui racontent les
 unitiōs d'un Remy, d'un Pierre de la Bresche, Enguer-
 and de Marigny. Landais, Montagu, Samblancey, &
 autres Gouverneurs des affaires d'Etat.

C'est vne chose qui se pourroit iustement faire à l'en-
 contre de vous, Gaullois, non seulement pour les desor-
 dres susdits : mais aussi pour le razement de la Citadelle
 de Bourg, que le defunct Roy desiroit si soigneusement
 conseruer, comme l'une des principales clefs de la Fran-
 ce: Et pour l'achap du Chasteau d'Amboise, acquisition
 si peu vtile. Vous n'apportez point d'excuse à ces deux
 crimes, bien qu'ils ayent esté commis par un opiniastre
 combat, contre l'opiniō de tous les Princes & Officiers
 de la Couronne portans les armes: Mesmes de Monsei-
 gneur le Connestable, qui a laissé à la posterité un acte
 de son contredit: fidele tesmoin de la volōté du defunct
 Roy son maître, & du preiudice que ce razement ap-
 porte à la France. On a defendu ces deux actes, de si
 pueriles ou plustost ridicules raisons, que vous en estes
 d'autāt plus coupable. Car si c'est pour le bon mesnage, il
 failloit vser de pareille œconomie à Mets, dont le peu-
 ple est aussi estranger: Mais encōre plustost à Amiens &
 autres Villes de la France, où les Citadelles sont d'autāt
 moins necessaires, que les habitans en sont François.

dont les cœurs sont les plus seures Citadelles des Rois. Et quand à Amboise tout le domaine, Ville, Chasteau & seigneurie, ne valent pas ensemble cinquante mil escus : & pour vous donner vn homme, vous auez achepté le bien du Roy de ses propres deniers.

On voit bien à quoy tendent toutes voz menees. L'homme qui en son esprit a vne grace diuinement infuse dès son commencement, excellant tous les autres animaux, de colliger les choses futures, par la comparaison des presentes avec les passees, descouure fort aisément ou aboutit vostre fusée. Les pernicieux desseins de l'entreprise d'Amboise supposez à son ayeul, la cōtinuation fomentée durant la minorité du Roy Charles IX. pour trancher ceste lignee de Bourbon, seule branche de la maison Royale, Les mesmes conspirations reuerdies sur la teste de defunct Monseigneur le Duc d'Anjou : La furieuse rage vomie cōtre le Roy Henry III. & les damnable parricides attentez, & en fin perpetrez contre ce bon Roy, & contre Henry le Grand, lumiere de l'Vniuers, font bien paroistre à qui vous en voulez. Vous le resinoignez encore par le reproche que vous faictes de ce Duc de Bourbō, de la memoire duquel vous feignez racher la reputation de Monseigneur le Prince, pour en souiller toute la race de Bourbon, qui est vne finesse Gaulloise non plus apparente que le Soleil de midy.

Estimez-vous les Francois si abbatuz, d'vne brutalité Theutonique; qu'ils ne cognoissent pas que la perte de ce Prince, donneroit toute entrée à l'Espagnol dans la France, sous le pretexte de vouloir cōseiller, fauoriser & fortifier le Roy son gendre, cōtre les factions de ceux qui aspirent tant aux cōmandemens des armées, dōt les predecesseurs, comme vous dites, ont plustost veu la fin de leurs vies que de leurs desseins. Vous nous aduertissez

desia qu'il nous faict la guerre par pratiques intestines,
 & secretes menees. Helas! nous ne scauons que trop
 combien il resuscite d'ames Gaulloises par les charmes de
 ces doublons qu'il espend sur la France, & specialement
 à Paris. Ces soleils font reuiure les affections, que les vi-
 ctoires & terreur de nostre Grand Roy auoit amorties;
 Et, comme par vne nouuelle influence de ses rayons,
 & espoir de ce mariage, la parole leur reuient, & com-
 mencent desia à tourner les loüanges des Espagnols,
 en persuasions de les receuoir, les obeyr, & les suy-
 ure. Il me semble que mal à propos vous imposez les
 signatures de son alliance, que vous auez brassée par
 voz intelligences mutuelles, chascun estant tesmoing
 de la resistance, que ceux dont vous parlez y ont faicte,
 & de la force qui les y a contraincts. Mais encore quand
 cela auroit esté faict d'un liberal consentement. Deux
 choses sont-elles pas suffisantes d'en faire deliberer d'a-
 uantage; La loy de nature, qui ne permet aucune capa-
 cité de mariage à vn masse, deuant quatorze ans ac-
 complis, ores qu'il fust de complexion tres-force. Et
 nostre Religion Catholique, qui declare tous les iours
 tels mariages abusifs. Auxquelles considerations, les
 bons François doiuent adiouster l'amour de leur Prince
 & desirer la conseruation de sa santé & de sa longue
 durée. Qui ne peuvent estre, qu'en vn mariage meur-
 & forces bastantes pour generation, & la conseruation
 tout ensemble. Deuons-nous pas encore ioindre à ces
 considerations, celle de la seureté de l'Estat: Et d'autant
 plus, que l'Espagnol (comme vous dites) la dedans la
 France des pratiques intestines, par lesquelles il nous
 faict desia la guerre. Il ne luy reste plus à la verité, pour
 perfectionner son Empire, que de s'aquerir ce Royau-
 me. Car puisque chacun desire son aduancement, il est

sans doubte, qu'il y apportera toutes ses forces, pour en venir à bout.

Il est vray que vous dites, que l'Empereur, les Roys d'Angleterre, de Danemarc, de Sicile & de l'Espagne mesmes, ne sont pas deuenus maistres de la France, pour auoir donné leurs filles à nos Roys. Mais les Roys d'Angleterre ont tant de fois & par tant de siècles, mis nostre France aux abois (par le moyen de telles alliances) qu'il eust esté beaucoup plus vtile de ne les auoir point faictes. Et si les autres Roys ne nous ont point apporté de telles ruynes: C'est que leurs forces n'estoient lors suffisante d'esprouer le courage des François, & que le comencement d'une si mauuaise entreprise, pouuoit estre la fin de leur domination. Si les Connestable, Admiral Chef d'armées & Marechal, Escossois, Flamend, Italien, & Corce que vous dites. Et encore Espagnol que vous oubliez, n'ont donné entree aux Princes estrangers, cela n'est point arriué par vne impossibilité de le faire: mais outre que leur fidelité estoit de longue main recogneüe, ils estoient trop odieux à leurs Princes naturels, pour y trouuer seureté de leurs vies: Ou ces Princes à nous alliez d'une trop ancienne & estroite alliance, pour vser de perfidie enuers nous: Ou trop foibles pour entreprendre sur nous: Mais quoy que ce soit si le malheur n'en est arriué ce n'est pas chose impossible: Ceux qui auoient basti ceste furieuse ligue) que vous appelez avec raison, espouuentable & la peur des Roys) n'estoient Empereurs ny Monarques, & toutesfois ils n'ont laissé de donner la chassé & puis la mort à l'un de nos Roys, ouuert le chemin à la perte de l'autre, & tellement esbranlé ceste Monarchie, qu'elle a esté sur le point, d'estre faite la proye, de celuy mesme que l'on redoute aujourd'huy.

Il ne faut point s'amuser aux exemples il y a de bien & de mal dès le commencement du monde : les sages ne considerent que les inconueniens & les euitent : aussi n'est ce qu'un leurre que vous iettez aux François. La fin de vostre discours descouure clairement le secret de vos desseins, & comme vous les auez cy deuant mis en v'sage. Vous conseillez Monseigneur le Prince de laisser paracheuer le mariage d'Espagne, en luy donnant aduis, d'executer ce qui ne luy tombera iamais en l'ame, de se bander contre le Roy, & souleuer cōtre luy des forces, au cas que se laissant aller aux amoureuses flateries de sa femme, il paroisse oublier sa gloire & son païs. Il ne se peut dire vn plus audacieux Conseil de rebellion contre son Prince, ny plus euidentement tissū de la vieille malice Gaulloise. Au commencement on attaque, hors de propos, en la personne de Monseigneur le Prince, l'honneur du Roy & de tout son sang. Puis on blasme la Royne, de profuses des deniers du Roy. Et finalement, ce Gaullois donne conseil, de se souleuer par forces d'armes contre ses deportemens. Mais vos Conseils ne seront iamais suivis, Monseigneur le Prince sçait trop bien l'humilité, respect & obeissance, qu'il doit à son Roy : Et que d'autāt qu'il se peut legitimement deffendre, des injures & oppressions de tous autres, tant pour la seureté de sa vie, que pour le bien de l'Estat, d'autāt plus il doit ceder, non seulement à ses armes, mais à ses simples volōtez. Et quand il aura pleu à Dieu l'eueuer iusques à sa pleine autorité de commander, comme Monseigneur le Prince le desire avec plus de passion qu'aucun de ses subiects : il montrera à vn chacun l'exemple de le seruir & luy obeir.

Voire, pour vous donner lumiere du secret de son cœur, & rendre plus coupables vos actions passées &

conceptions presentées, il vous resoult en peu de paroles, qu'il tient n'estre loisible à aucune personne par la Loy de Dieu de se souleuer contre son Prince pour quelque cause que ce soit. C'est là le serment de sa fidelité, seellé dedans son cœur, des seaux de l'Eglise Chrestienne, en l'Escuillon de France & de Bourbon. Avec protestation non seulement de l'accomplir de son chef, mais d'employer sa vie & ses moyens, pour le faire executer à tous autres.

C'est cet exéple, ô bons François, qu'il nous faut suiure, sans iamais en destourner les volontez de vostre ame. Dieu a crée l'homme à vne seule fin de le cognoistre aimer & seruir, accompagnant son interieur d'une intelligence diuine, pour paruenir à ceste cognoissance, & de là, aux œuvres de nostre salut & iouissance du souverain Bien. Esleuons luy donc nos pensees, pour contempler sa grandeur infinie, sa Bonté incomprehensible, & les graces innumerables qu'il a espanduës sur nous. Adressons luy incessamment nos vœux, & le supplions de tous nos cœurs, de conseruer soigneusement nostre Roy: de confondre tous ses ennemis & conspirateurs contre le bien de son Estat: de combler ses iours de benedictions, & luy faire la grace, qu'il puisse longtemps regner en paix, & faire regner la Pieté & la iustice sur ses subjects. Prions-lé aussi qu'il vnisse les cœurs de la Royne, & de Messieurs les Princes du Sang, d'une mutuelle amour ensemble, & les attache si fermement avec celle du Roy, qu'ils n'en puissent estre à iamais separez. Et que les affections des autres Princes, Officiers, Seigneurs, Gentils-hommes, & tous les peuples & subiets, soient si vnamiment & estroitement liées à l'obeissance qu'ils luy doiuent naturellement; qu'en bonne paix, longue & heureuse vie: Dieu en recoiue honneur & gloire.

s/pcl v.





